

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTAȘON.

Revue Critique et Littéraire Des Hommes et des Choses.

Ce journal *Imprimé et Publié* par N. AUBIN & W. H. ROWEN, paraît tous les **SA MEDIS**. L'année ou le *Vol.* se compose de 48 numéros.—Le Prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par **TIERS** de 16 numéros, d'avance.



Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.— On insère *gratuitement* tous les articles d'utilité et d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 5.]

Quebec, 17 Février, 1844,

No. 14.]

Mélanges Littéraires.

LE SOUFFLET.

Suite et fin.

M. de Bligny se contenta de lui dire froidement, sans bruit, sans éclat, sans menaces :

- Vos armes :
- Voilà votre épée ; voici la mienne.
- L'heure ?
- Sur-le-champ.
- Le lieu du combat ?
- Le parc où nous sommes, sur la lisière de la grande route...
- Permettez-moi seulement de vous quitter une minute, monsieur le baron ; je rentre vite au château, je passe à l'office, je jette un mot à l'oreille de la camériste, et je suis à vous, sur la lisière du bois, pour croiser mon épée contre la vôtre !

M. de Bligny fut exact au rendez-vous ; il reparut à la hâte aux yeux de son adversaire qui se prit à rire en apercevant, au milieu de la joue que sa main avait soufflée, un grand morceau de taffetas noir découpé en forme de *mouche*...

— Vrai Dieu ! s'écria le baron, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, répondit le jeune homme, c'est le soufflet que vous m'avez donné ! c'est une souillure que vous avez faite à mon honneur, et que je veux laver avec la dernière goutte de votre sang... En garde !

Les deux gentilshommes croisèrent le fer, après avoir échangé une salutation solennelle, usitée en pareil cas, chez des ennemis de bonne maison ; ce duel fut terrible et charmant : imaginez une foule de dégagés remarquables par leur exquise élégance, des parades du meilleur goût et des ripostes remplies de politesse ; le baron poussa même si loin le laisser-aller de bonne compagnie, qu'il dédaigna de parer une botte perfide... et il reçut un coup d'épée qui lui entama la poitrine !

M. de Gayac se laissa tomber sur le gazon, et à la vue du sang qui coulait en abondance, M. de Bligny se rapprocha du malheureux blessé : il prit, dans sa poche, des ciseaux qu'il avait empruntés, sans doute, à la camériste de Mme de Saint-Yves ; il détacha de sa joue le morceau de taffetas noir qui jouait le rôle d'un outrage, et il se mit à le découper, à l'arrondir, à le rapetisser, en disant à son adversaire :

— Monsieur le baron, voilà mon soufflet qui commence à disparaître et tôt ou tard, il faudra bien qu'il disparaisse tout à fait ! Je compte sur vous, monsieur de Gayac : par pitié pour mon honneur, tâchez de mourir de votre blessure, ou du moins tâchez de guérir au plus vite ; si vous mourez... adieu ! si vous devez vivre... à revoir !

Le chevalier s'empressa d'aller donner l'éveil aux gens du logis ; on accourut dans le parc ; on releva le pauvre baron ; un célèbre médecin de la ville fut mandé au château, et par bonheur ! la science ne voulut point désespérer du malade !

Cette journée se passa bien tristement, et la signature du contrat de mariage fut retardée... par indisposition.

Dieu merci, la convalescence du baron ne se fit pas attendre ; le bienheureux contrat fut signé trois mois après ce singulier duel, et voilà qu'un beau jour, enfin, il s'agit, pour M. de Gayac, de conduire sa belle fiancée à l'église ?

Ce jour-là, à neuf heures du matin, le futur mari de Mme de Saint-Yves se promenait, en souriant, dans le salon de son hôtel ; il songeait à sa jolie femme, aux moyens de lui faire la cour une dernière fois, et de continuer à lui plaire, à force de beauté, de coquetterie et d'élégance ; il passait donc en revue, très attentivement, avec un soin extrême, les touffes bouclées de sa chevelure d'emprunt, l'émail de ses dents, la blancheur de ses mains, la forme allongée de ses ongles roses, la finesse de ses dentelles, la nuance heureuse et bien assortie de ses rubans, la coupe originale de son justaucorps de velours, la transparence de ses bas de soie, les plumes de son chapeau, les talons rouges de sa chaussure et les ornemens magnifiques de son épée ; M. de Gayac fut content de son inspection de sa chère petite personne ; il releva bien haut la tête ; il se mira long-tems ; il adressa une gracieuse révérence au splendide Sosie qu'il apercevait dans la glace ; il dessina une légère piroquette sur le parquet de la chambre... et au même instant, quelqu'un ouvrit tout doucement la porte, et M. le chevalier de Bligny salua son ennemi intime M. le baron de Gayac !

— Je suis un fâcheux, un importun, peut-être ? murmura le maudit visiteur ;

115, que voulez-vous ? aux grands maux les grands remèdes ! Vous voilà

guéri, et moi, je souffre encore ; votre blessure ne saigne plus, sans doute, et mon soufflet éaigne toujours !... marchons !

— Mais sarpédie ! chevalier, je me marie aujourd'hui ce matin même !

— Sarpédie ! baron, je le sais bien !

— Ma fiancée m'attend pour aller à l'église !

— Qu'elle attende !

— Nous nous battons demain ?

— Non ! demain vous seriez déjà le mari de Mme de Saint-Yves, et je ne voudrais pas éveiller en sursaut votre jolie femme avec le réveil-matin du voyage !

— Eh bien ! à ce soir ?

— A d'autres !

— Dans une heure, chevalier ?

— Tarare !

Puissé-je donc vous tuer tout de suite, et que le diable vous emporte !

— S'il en est ainsi, monsieur le baron, je tâcherai de vous emporter avec lui et avec moi !

— Vous avez des témoins ?

— A quel bon, je vous le demande ? Si cela vous est égal, nous écrivons ensemble quelques mots sur une page de ce portefeuille : en cas de mort de l'un de nous deux, ce sera votre justification ou la mienne !

Le projet de duel fut constaté par écrit ; les deux adversaires convinrent de se battre au pistolet, afin de varier un peu les menus-plaisirs du combat ; une voiture de place les conduisit au seuil d'un village, à une petite distance de Paris ; le carrosse stationna sur le bord de la route, MM. de Bligny et de Gayac pénétrèrent dans une espèce de bois, traversé par une ligne de verdure presque régulière, presque dessinée en forme de rideau : c'était là pour les balles un véritable sillon !

— A quinze pas, chevalier, si cette distance vous convient ?

— A bout portant, si cette distance vous plaît ?

— Vous voulez donc m'assassiner ?

— Je veux vous tuer !

— Je veux vous tuer aussi... mais en conscience ! — Chevalier, si je vous tue avez-vous quelque chose à faire dire à votre père ?

— Oui : vous le prierez, de ma part, de vous poursuivre jusqu'au bout du monde, s'il le faut, de vous punir et de me venger !

— Soit ; je m'en souviendrai.

— Baron, si je vous tue, n'avez-vous rien à faire dire à Mme. de Saint-Yves, votre belle fiancée ?

— Pardieu ! j'y songe maintenant, et je vous remercie : vous la supplierez, de ma part, de prendre la peine de m'oublier, si c'est possible, et de consentir à être votre femme, en souvenir de moi : à cette condition, je mourrai content : le mariage me vengera !

— Que Mme de Saint-Yves daigne vous entendre, et puissiez-vous être vengé !

Les quinze pas furent comptés sur le terrain choisi pour le combat ; nos gentilshommes résolurent de tirer en même temps, l'un sur l'autre, à un signal qui devait être donné par le cocher de leur voiture de louage ; les deux combattans se placèrent à la distance des limites, et le cocher se prépara tristement à suivre les ordres suprêmes qu'il avait reçus...

— Monsieur de Gayac ! s'écria tout à coup M. de Bligny, je vise le cœur !

— Tant mieux... c'est la bonne place ! Quant à moi, chevalier, je vise cette vilaine mouche, cette vilaine tache noire qui souille votre figure !

— Visez-la bien !... pourvu que ma souillure disparaisse, je m'inquiète peu de la nettoyer avec mon sang, ou avec le votre !... A la grâce de Dieu !

Le signal convenu se fit entendre : les balles volèrent en sifflant ; deux petits cris, deux soupirs s'échappèrent des lèvres tremblantes de nos adversaires, et au même instant, MM. de Bligny et de Gayac se laissèrent tomber, la face contre terre, tous les deux blessés et mourans, l'un frappé au front et l'autre frappé au cœur.

En revenant à lui, sous l'influence de je ne sais quels moyens violens, employés par le témoin du duel, par le cocher de la place publique, le chevalier de Bligny, pâle, amaigri, défiguré, méconnaissable en un instant, prononça d'abord des mots sans suite, entrecoupés, inintelligibles : il finit par tenter un effort désespéré... il se souleva à grand-peine de son lit de fleurs et de verdure, où bientôt un rayon de soleil allait, sans doute, lui servir de linceuil mortuaire... il appela soudain, d'une voix retentissante, le baron de Gayac !... Mais Dieu avait déjà dispensé le pauvre baron de répondre à toutes les voix, à tous les bruits de notre misérable monde... Alois, le chevalier de Bligny s'avisa de se traîner, sur l'herbe, jusqu'auprès de son malheureux adversaire qu'il se prit à regarder, avec toutes les apparences de la colère et de la haine ; il posa la main sur son cœur qui avait cessé de battre ; il écouta long-tems, sans rien entendre... Un sourire, un brin de lumière, un éclair glissa sur ses lèvres ; il arracha violemment le petit morceau de taffetas noir qu'il avait encore sur son visage, et à son tour, il expira, le brave jeune homme, en murmurant, les yeux fixés sur son ennemi : J'ai recouvré mon honneur..... il est mort !

Voyez un peu à quoi tiennent l'indépendance et le bonheur d'une jolie femme : la fin sanglante de ces deux rivaux, de ces deux insensés amoureux dégoûta Mme. de Saint-Yves, non pas de l'amour, mais de l'amour du mariage ; elle résolut de garder, toute la vie, la robe discrète et la liberté mystérieuse d'une veuve ; souvent, elle se plaisait à dire, au souvenir de ces pauvres diables que ses beaux yeux avaient tués : Ils voulaient m'épouser tous les deux..... Je l'ai deux fois échappé belle !

III.

Le duc de Richelieu venait à peine de terminer le récit de cette histoire, qui avait fort ému ses nobles collègues, les maréchaux de France, lorsque le jeune officier des gardes françaises, que nous avons déjà vu paraître devant le tribunal d'honneur, se présenta de nouveau dans le salon de l'illustre président : il portait le bras droit en écharpe ; mais, en revanche, il ne portait plus, sur la joue gauche l'appareil infamant que lui avait infligé la main du vieux maréchal ; il s'avança fièrement vers le duc de Richelieu, et lui parla ainsi, d'une voix ferme :

— J'ai suivi votre conseil, monseigneur ! L'on avait osé faire un cruel outrage à la dignité de ma personne et à l'honneur de ma jeunesse : je viens de me battre, j'ai reçu un coup d'épée, et j'ai tué mon adversaire ; le sang de cet homme a rejailli sur mon front, et vous le voyez monseigneur, je me suis lavé !

LOUIS LURINE.

On a besoin à ce bureau d'un jeune homme sachant lire et écrire comme apprenti imprimeur.

LE FANTASQUE.

17 FÉVRIER, 1844.

Eh oui ! nous sommes dans le siècle des découvertes et du progrès.

Connaissez-vous l'histoire de ce poète qui tout dernièrement composa la *Marseillaise* ; justement la même qui fit tant de bruit, monta tant de cerveaux et fit casser tant de têtes lors de la révolution française ? Oh oui sans doute vous connaissez cette histoire-là ; tout le monde la connaît. N'importe, je vais faire comme certains conteurs de société, et vous raconter aujourd'hui ce que vous savez déjà ; bienheureux serez-vous encore si quelque jour je ne vous la répète pas de nouveau. Ce ne sera pas ma faute voyez-vous ; cette diableresse d'histoire-là trouve tant d'applications.

Or il était une fois (il n'y a pas long-tems, notez le fait) un poète ; c'était un jeune homme plein de feu, de chauds sentiments, et d'histoire romaine ; les récentes ferules des maîtres de classe lui avaient inculqué un indomptable esprit de républicanisme, une haine invétérée de toute espèce de tyrannie et de domination. Il adorait les muses ; mais par malheur il n'en était pas payé de retour ; elles ne le favorisaient pas le moins du monde, ce qui n'est pas, après tout, chose rare.

Or cet intéressant mais infortuné jeune homme, lancé ainsi tout cru sur la scène du monde habitait un pays, nous ne savons pas trop lequel ; un pays qui se plaignait de son gouvernement, un pays où les grands écrasent les petits, enfin un pays tyrannisé ; il en est beaucoup, comme vous le savez ; le nom ne suit rien à la chose ; c'était peut-être en Turquie, peut-être en Russie, peut-être en Angleterre, en France, en Canada ; enfin où il vous plaira. Il se mit à étudier les maux du peuple, les longs efforts qu'il a faits pour en être soulagé, et après une réflexion de plus de vingt-quatre heures, il en vint à la conclusion que le seul moyen de venger la nation des injures qu'elle avait souffertes et de la débarrasser de ses griefs serait d'organiser une révolte dont le succès ferait une révolution. Il ne lui manquait plus que les moyens de soulever le peuple comme un seul homme et de le faire se ruer sur ses maîtres... J'ai trouvé, j'ai trouvé ! s'écria-t-il tout-à-coup, justement comme fit jadis Archimède. Mais la découverte de notre héros était autrement importante que celle de l'ancien philosophe sicilien, qui avait trouvé simplement la méthode de peser et d'évaluer une couronne, tandis que notre poète avait trouvé le moyen d'en renverser une autrement plus lourde. Et son moyen était une chanson si forte, si énergique, si bouillante de liberté que le peuple devait aux premiers vers abandonner ses travaux pour courir aux champs de bataille.

Il ne fallait plus trouver désormais que la chanson ; mais pour un poète de la trempe du nôtre, c'était chose facile. Il allume sa lampe. Les poètes, on le sait, ne brûlent pas de chandelle ; c'est trop prosaïque et trop coûteux ; ce n'était pas on s'en doute bien une lampe d'Argand ou astrale, ni même une lampe à huile de Camphine, composition découverte presque en même tems que la chanson de notre poète et qu'on appelait autrefois huile de térébenthine ; sa lampe était un simple lampion, à la lumière pâle et vacillante ; moins la lumière est vive et mieux

le poète y voit clair ; aussi nous sommes persuadé que l'on pourrait attribuer la rareté des grandes productions poétiques à l'éclairage par le gaz. La lampe est donc allumée ; il sourit amèrement, pose une main sur son front et met l'autre à la plume, puis il trace d'un trait :

Allons enfans de la patrie.

Il se frappe le front encore une fois et écrit presque aussitôt ce vers sublime :

Le jour de gloire est arrivé !

Il ne s'agit plus que de trouver deux autres vers qui complètent avec force la sentence et la rime ; ils viennent tout seuls et se pressent à l'envie au bout de sa plume qui trace à toute hâte :

Contre nous de la tyrannie

L'étendard sanglant est levé

Le voilà électrisé ; sa tête s'échauffe, elle brûle ; il n'écrit plus, il déclame ; la main ne peut suivre le cerveau ; enfin il se modère et couche sur le papier :

Entendez-vous dans nos campagnes !

Mugir ces féroces soldats

Qui viennent, jusque dans nos bras,

Egorger nos fils et nos compagnes

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons,

Marchons, Marchons,

Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Le reste fut le travail de quelques instants ; il ne composait plus, il improvisait, les couplets naissaient tout rimés, mesurés, ponctués ; jamais verve de poète n'avait été si docile ni si féconde ; enfin il trace la dernière strophe. Transporté de joie, il lit, relit son œuvre, essaie de l'améliorer, mais les premières idées sont les meilleures ; il revient constamment au premier jet de son imagination. La nuit se passe pour lui dans une admiration extatique ; cette nuit bienheureuse, qui sera célèbre à jamais, qui aura de si brillants résultats, qui vaudra au poète l'immortalité, au peuple la liberté, cette nuit lui parut longue. Enfin le jour vint ; notre auteur court... je me trompe... il vole chez un sien ami auquel il débite avec une émotion fébrile son récent chef-d'œuvre. L'ami l'écoute et le croit fou ; il prend dans sa bibliothèque un petit volume qu'il ouvre et au milieu duquel il lui montre l'hymne de Rouget de l'Isle ; notre auteur avait réinventé la Marseillaise ; au lieu de verve il n'avait eu que de la mémoire. Cela arrive beaucoup plus souvent qu'on ne pense.

Savez-vous à propos de quoi je vous ai rabâché cette folie ? Non. Eh bien je vais vous le dire. J'ai assisté, à la lecture donnée par le révérend Dr. Cook, dans la salle de l'association de la bibliothèque de Québec. Il y avait foule, dedans et dehors. Les talents de l'orateur justifient certainement cet empressement général. Le sujet qui devait se traiter était énoncé ainsi : *Des moyens d'amélioration intellectuelle qu'on peut trouver dans cette ville.*

Le discours, (l'exorde surtout) fut éloquent, élégant, classique ; mais j'ai cru remarquer que le révérend professeur s'est rendu coupable d'une grande illibéralité ou d'un grand oubli ou enfin qu'il a fait comme le poète dont je vous ai entretenu plus haut, qu'il a inventé la Marseillaise ou ce qui existe déjà et que tout le monde connaît.

Après avoir examiné succinctement les bienfaits de l'éducation, son influence sur la société, il s'étendit sur l'organisation d'écoles ou d'académies pour les jeunes gens où l'enseignement serait divisé, où chaque maître aurait sa spéci-

ité, sous la direction éclairée d'un principal, où les mœurs des enfans seraient surveillées en même tems que l'on pourvoit à leur éducation. J'ai trouvé cela magnifique et je me suis écrié intérieurement : Voilà le révérend Docteur qui a passé la nuit blanche pour inventer le séminaire de Québec, celui de Montréal, les collèges de Nicolet, de St. Hyacinthe, de St. Anne etc ; on lui doit avoir beaucoup d'obligations.

Après avoir pourvu à l'amélioration des garçons le savant professeur n'aurait pas complété son bel ouvrage s'il n'avait donné son attention aux demoiselles. Il déclara donc qu'il fallait faire de grands efforts pour former des établissemens où les parents pourraient envoyer avec confiance leurs demoiselles ; où l'enseignement serait dans chaque branche confié à des maîtresses spéciales. En un mot le révérend et savant professeur inventait dans tous ses détails l'école des Ursulines, celle de l'hôpital général et toutes celles qui en Canada sont dirigées d'après les mêmes principes.

Jamais les institutions dont nous venons de parler n'ont eu d'éloges plus mérités, de la part de juges plus éclairés que ceux qu'elles ont reçus à la soirée du révérend Docteur Cook. Nous regrettons qu'il les ait faits peut-être sans intention : Personne ne peut trouver mauvais qu'il ait recommandé à la classe d'auditeurs qui surtout se pressait autour de lui, d'organiser des maisons d'éducation d'après les idées qu'il énonça ; mais nous pensons qu'il aurait pu mentionner que dans le pays il en existe déjà ; ce n'aurait été que juste et convenable dans une lecture à laquelle est invité un public, composé de personnes de toutes les dénominations, et il aurait pu exciter par ce moyen un noble et louable esprit d'émulation. Il n'y a probablement pas eu mauvais dessin prémédité, mais intolérance naturelle. De même dans la liste des ouvrages qu'il recommanda aux jeunes gens ou dont il vanta la perfection, régnait un esprit sectionnaire qu'on devrait abandonner au moins hors du temple.

Personne plus que nous ne désire voir mener à bonne fin le but que se proposent les membres de l'association de la bibliothèque de Québec en organisant des lectures publiques ; mais nous leur dirons qu'ils n'y parviendront qu'en exigeant des orateurs ou professeurs une libéralité mutuelle qui empêchera de faire de leurs soirées, éminemment utiles et agréables, une école de discorde et de controverses, comme elles pourraient le devenir si au lieu d'y distribuer la science, qui est de toutes les croyances et de tous les pays on y voulait prêcher, sous un voile plus ou moins transparent, des doctrines que les uns savourent, que d'autres rejettent. Nous avons cru devoir ainsi dire franchement notre opinion sur le discours fort habile du révérend Docteur Cook. Il a reçu d'ailleurs assez d'éloges bien mérités pour qu'il nous puisse pardonner de relever l'erreur de jugement dans lequel il est tombé, sans doute par mégarde. On nous trouvera pointilleux au-delà de ce qui nous appartient. C'est à tort. Nous aimerions qu'on ne cherche dans cela que le désir de voir la société de notre ville, sans distinction, se réunir pour des récréations intellectuelles ; or cette fusion utile ne sera possible que lorsqu'on accordera à chacun ce qui lui est dû.

CHASSEZ LE NATUREL IL REVIENT AU GALOP.....

Surtout chez le cheval.

Voilà les réflexions qui sont venues en foule nous assaillir lorsqu'on nous a raconté les farces auxquelles s'est livré tout récemment le gros Jim d'incorrigible mémoire. Nous nous rappelons que quand il fut appelé au banc de la justice on

assurait que conservant ses talents il ruerait de côté la fougreuse et passionnée opiniâtreté qui le distingue encore plus que ses talents. Les uns disaient oui, les autres disaient non. Depuis lors il paraît que chacun a pu être bon prophète ; en effet, on voit le juge exercer dans toutes les causes où rien ne le touche un jugement éclairé, indépendant ; mais est-il le moins du monde en jeu ? la scène change et au lieu du juge c'est un plaideur qu'on voit sur le banc. Tous nos lecteurs savent quelle scène inouïe s'est passée au palais de justice Jeudi dernier ; il faut que l'outrage fait au décorum ait été d'une gravité sans pareille pour que messieurs les avocats eux-mêmes, gens assez endurcis ordinairement sur l'article de la sensibilité et des égards, s'en soient bouleversés au point de quitter le tribunal, de renoncer pour un jour à la procédure ! Voilà une circonstance qui devra être d'un poids transcendant aux yeux des autorités qui auront à juger, nous l'espérons, la conduite du fonctionnaire révolté.

Nous apprenons que la paix a été presque rétablie dans la trinité, chargée de représenter la reine au banc de la justice ; mais les scènes de discorde qui ont eu lieu déjà fréquemment pourraient se renouveler et se renouvelleront sans nul doute si le président qui veut tout maîtriser mais qui n'a pas encore appris à maîtriser ses mauvais penchans n'est mis une fois pour toutes hors d'état de faire du mal. Si nous étions conseiller de ville nous ordonnerions la pillule que la corporation administre pour empêcher l'hydrophobie ; mais comme nous sommes plus humain nous voudrions que le gouvernement lui en préparât une plus efficace. Il n'y a pas besoin de lui recommander de la dorer ; entre vieux amis on ne s'oublie pas. Nous espérons que le gouverneur écrira à son Honneur le juge en-chef que satisfait des longs et loyaux services du féal sujet, services qui méritent le repos et la retraite, il serait charmé de le voir abandonner la vie publique, qu'en reconnaissance de etc. etc. une pension viagère lui est accordée. Ce qu'il y aurait de plus drôle et qui amuserait beaucoup le pays serait de voir le gros Jim ruer contre la pension et la jeter au nez du gouverneur. Messieurs les membres du Barreau donneront sans nul doute suite à leur démonstration. Voilà bien assez long-tems que le juge les régenté pour qu'ils ne négligent pas l'occasion, et ils l'ont belle, de le lancer à leur tour.

Hier soir la question des charretiers causa une discussion assez chaude, mais plus comique que tragique, parmi les membres du conseil de ville. Mr. McLeod (que son collègue Mr. Connolly déclara attaqué d'un délire religieux) donna comme exemple à suivre le respect des américains pour le jour du sabbat. En vérité depuis quelque tems messieurs les anglais nous citent tellement nos voisins pour modèles que l'on finira par les imiter sérieusement.

La proposition de Mr. MacLeod et celle de Mr. Simpson au sujet des chiens ont été reçues dans le conseil, comme des chiens dans un jeu de quilles.

Le Greffier de la cité a été mordu par un chien ces jours derniers. On dit qu'il est enragé. Les personnes qui le rencontreraient par hasard errant ou sans maître sont priés de l'assommer immédiatement.

Le lendemain de la grande bourrasque judiciaire, il y avait foule au tribunal. Tout le monde fut trompé : le juge-en-chef se comporta décemment.